

6 Refuge

Témoignages des personnes en refuge à St-Laurent

Rencontre avec Dinkenesh¹,
30 ans

«En Ethiopie, on peut emprisonner n'importe qui»

Dinkenesh a une longue histoire d'activiste politique dans son pays d'origine, l'Ethiopie. Membre d'un parti d'opposition, elle a dénoncé des fraudes électorales, ce qui lui a valu d'être emprisonnée et rouée de coups. Enceinte, elle a perdu son bébé. La répression de toute forme de contestation démocratique l'a poussée à adhérer à un parti prônant la lutte armée.

«Je suis arrivée en Suisse il y a cinq mois. Je travaillais en Ethiopie dans une organisation politique considérée comme terroriste par le gouvernement et qui ne peut pas participer aux élections. Le gouvernement n'a pas changé depuis vingt-quatre ans. Mon parti pense qu'il faut le changer par la force, par les armes.

Je travaille dans le marketing et la promotion, je suis diplômée en management. Je distribuais des brochures pour mon parti, surtout dans des zones rurales. L'imprimerie avec laquelle je travaillais a été fermée sur ordre du gouvernement, qui lui reprochait d'imprimer un journal d'opposition. Le gouvernement a fait fermer cinq imprimeries et les agents ont trouvé les flyers de mon parti.

J'ai été arrêtée et j'ai passé trois jours en prison. J'ai dit que j'avais juste imprimé ce flyer sur internet, que je n'étais pas une terroriste. Ils m'ont libérée mais je devais me présenter une fois par mois à la

police. Un ami qui est membre du gouvernement mais qui travaille secrètement avec l'opposition m'a avertie que je devais partir. J'ai parlé avec mon père et un frère de mon père, qui m'ont aidée à obtenir un visa d'affaires pour la Hollande.

Quand je suis arrivée à l'aéroport d'Amsterdam, j'avais peur. Les autorités éthiopiennes savaient que j'avais un visa pour la Hollande et je craignais que mon mari ne puisse me forcer à revenir en Ethiopie. En effet, le visa était établi sous son nom de famille; c'est plus facile d'obtenir un visa quand on est une femme mariée, les autorités ont moins de soupçons qu'on ne va pas rentrer.

A l'aéroport, j'ai dit au passeur qui m'attendait que je voulais aller en Suisse. J'étais au courant de la situation du pilote éthiopien qui avait détourné un avion pour demander l'asile en Suisse. On vient de la même ville, c'est un ami de ma famille. Je suivais cette histoire depuis l'Ethiopie, je savais que cet homme était en prison, mais j'avais lu aussi qu'une responsable politique suisse avait dit qu'il ne serait pas renvoyé en Ethiopie. J'ai donc directement pris un vol pour la Suisse.

En Suisse, alors que mon intention était de rapidement déposer ma demande d'asile, j'ai été hébergée chez un ami du chef des passeurs. Le chef, qui était basé en Allemagne, est venu et il m'a forcée à avoir des rapports sexuels. Il voulait me faire venir en Allemagne et m'avoir pour femme. Je



suis restée quarante jours dans la maison de son ami, je ne pouvais pas sortir parce qu'ils m'avaient pris mes papiers et enfermée dans l'appartement. L'ami m'a ensuite emmenée pour aller rejoindre le chef en Allemagne. Mais à la gare, je suis allée aux toilettes et j'ai demandé de l'aide.

J'ai déposé ma demande d'asile à Bâle. Pendant sept jours, je n'ai pas arrêté de pleurer. Les agents de sécurité disaient que je troublais la tranquillité avec mes pleurs. J'avais peur qu'ils se comportent comme les policiers en Ethiopie. J'avais des pertes de sang et je n'arrivais pas à rester assise tellement cela me faisait mal. Quand je suis arrivée au centre d'accueil de Crissier, je n'ai pas réussi à parler avec qui que ce soit pendant cinq mois, sauf avec ma psy. Elle m'a aidé à supporter d'être avec des gens et à leur parler. Si je la perds, je perds beaucoup.

Les autorités suisses disent que je dois déposer une demande d'asile en Hollande. Mais j'ai peur que mon mari, qui est avocat en Ethiopie et qui a une bonne position, puisse me faire revenir.

Surtout, j'ai peur de perdre le contrôle si on me renvoie. J'ai assez souffert pour le moment. Je n'ai plus l'énergie, je ne peux même plus pleurer, je pense parfois à me supprimer. Je n'ai plus de chez-moi».

¹ : Prénom d'emprunt

Rencontre avec Mikili, 23 ans



«Je n'ai aucune intention de quitter la Suisse!»

J'ai suivi l'école jusqu'en 2010, année où j'ai arrêté pour travailler afin de soutenir ma famille. J'ai travaillé dans une plantation de bananes à Tesseney, dans un canton qui n'était pas celui où j'avais étudié. Or, en Érythrée, on ne peut pas se déplacer librement d'un canton à un autre. J'ai donc été arrêté sur mon lieu de travail, placé en garde à vue une nuit et transféré dans la prison de Barentu. J'ai passé un mois là-bas, puis un an dans une autre prison. J'ai subi des mauvais traitements: j'étais privé de lumière en permanence et régulièrement passé à tabac.

Une fois sorti de prison, j'ai dû me présenter au service militaire. J'ai été relaxé en raison de troubles auditifs consécutifs aux mauvais traitements que j'avais subis en prison. Je devais me présenter une fois par mois à l'armée. En 2012, j'ai été assigné à un emploi dans l'administration publique. Le gouvernement a alors promulgué une décision obligeant chaque citoyen à avoir une arme chez soi. Je ne l'ai pas fait: je passais toute la journée au travail et j'avais peur que mes petits frères et sœurs utilisent une telle arme.

Des fonctionnaires viennent faire des contrôles chez les particuliers et forcent les récalcitrants à s'armer. Après plusieurs visites de ce type, j'ai été soupçonné de vouloir m'expatrier et arrêté. J'ai été emprisonné un mois et battu. Je suis revenu à la maison, et deux mois plus tard j'ai fui en Éthiopie. J'ai passé huit mois dans un camp de réfugiés là-bas, puis je suis allé au Soudan, où je suis resté six mois dans une famille érythréenne, et enfin en Libye, où je n'ai passé qu'un mois.

La traversée vers l'Europe s'est mal passée. Je pleure beaucoup quand je me la rappelle. C'était le summum de l'horreur. Nous avons pleuré des larmes de sang.

Sur le continent, j'ai rencontré des gens d'origine érythréenne, des passeurs, qui m'ont amené à Milan pour 150 euros. Là-bas, j'ai appelé une tante, qui habite en Suède, pour qu'elle m'aide et elle m'a envoyé 150 euros. J'ai trouvé un passeur qui m'a vendu un passeport italien et j'ai pris le bus. Quand je suis arrivé à la douane, près de Chiasso, les garde-frontières ont remarqué la supercherie, ils m'ont embarqué et pris les empreintes. J'ai alors pris le train et suis arrivé en Suisse.

Je ne suis pas resté en Italie parce que là-bas, j'ai rencontré des Érythréens qui étaient sans domicile fixe et qui m'ont dit de ne surtout pas rester. Je les voyais dormir dehors et je ne veux pas que ça m'arrive.

Au bout de trois mois, j'ai reçu une réponse négative des autorités suisses, disant que mes empreintes digitales avaient été enregistrées en Italie. J'ai été très surpris. Quand on m'a pris les empreintes, je croyais être sur sol suisse mais en

fait j'étais à quelques centaines de mètres de la frontière.

Tout ce que je voulais, en venant en Suisse, c'est continuer à étudier, apprendre le français et terminer ma scolarité. Je n'ai aucune intention de quitter le pays, maintenant que j'ai réussi à venir jusqu'ici.

Rencontre avec Abraham, 30 ans



«Les blessures du corps cicatrisent, mais pas celles de la tête»

J'ai commencé l'école en 1998 et j'y suis resté cinq ans. J'ai dû arrêter pour travailler avec mon père dans les champs, après quoi l'autorité est venue me chercher pour aller à l'armée. C'était en avril 2006. J'ai fui l'armée après sept mois, d'abord parce que je savais que le service militaire en Érythrée était sans fin, ensuite parce que je n'aimais pas ça. Je suis allé à Khartoum, au Soudan, où je suis resté jusqu'en 2012 et j'ai travaillé comme coiffeur.

Je n'avais pas vraiment de projet, mais la vie a fait que j'ai rencontré une femme au Soudan. Je l'ai épousée et nous avons eu un enfant. J'ai dû quitter le Soudan quand elle était enceinte du deuxième. Je craignais d'être kidnappé et emmené au Sinaï, il y avait beaucoup de raptés à ce moment-là.

8 Refuge

Pour aller en Libye, il faut traverser beaucoup de désert. J'avais très faim. Nous avons voyagé dans un pick-up, nous étions 32 personnes. Nous avons faim et soif. Pour nous faire boire, comme il y a peu d'eau, on nous met en rang, on nous fait ouvrir la bouche et on nous donne quelques gouttes. Nous avons vu beaucoup de choses vraiment moches. Une amie, âgée de 17 ans, a été kidnappée par des Libyens, violée, battue et ramenée couverte de sang comme si de rien n'était.

Les passeurs nous ont laissé deux semaines dans un endroit en plein désert, puis ils nous ont demandé de payer un supplément de 800 dollars chacun. Ils ont pris l'argent et nous ont laissés là, nous étions 70 ou 80 personnes et nous n'avions plus de quoi manger. Une partie d'entre nous avons été emmenés dans une grande prison, ou nous sommes restés quelques jours, puis dans une autre pendant huit mois. Un jour, brisant une fenêtre, je suis parvenu à m'enfuir de la prison.

J'ai quitté la Libye le 19 juillet 2013. Dans le bateau pneumatique doté d'un fond en bois, nous étions 94. Nous avons été placés avec habileté par les passeurs de façon à rentrer le plus de monde possible. Pendant la traversée, j'ai eu très peur. Le bateau se dégonflait et plusieurs femmes paniquaient et criaient. Nous sommes restés trois jours en mers. Nous avons brûlé des torches pour demander de l'aide et indiquer notre position. Un énorme paquebot a fini par apparaître. Au début, nous pensions que c'est un paquebot libyen et nous avons eu peur. Finalement, des hauts-parleurs ont annoncé qu'il s'agissait d'un bateau italien.

Le 22 juillet, nous sommes arrivés à Lampedusa. Nous avons été déplacés en avion jusqu'à la ville de Bari. Là, les autorités italiennes nous ont demandé nos empreintes digitales. Un grand nombre de personnes se sont enfuies à ce moment-là. Nous avons couru et escaladé des murs hauts de plusieurs mètres, nombreux sont ceux qui se cassaient une jambe ou un bras en sautant de l'autre côté du mur. Ensuite, des amis érythréens qui voyageaient avec moi m'ont conseillé d'aller en Suède. Nous sommes donc partis en voiture.

Arrivés en Suède, mes trois compagnons ont reçu rapidement une réponse positive à leurs demandes d'asile. J'étais le seul à ne pas l'obtenir. Les autorités suédoises me soupçonnaient de venir d'Éthiopie et non d'Erythrée. Je ne sais pas pourquoi. D'emblée, il y a eu des problèmes de traduction. J'ai dit que je venais de tel canton en Erythrée, mais le traducteur a noté le nom d'un autre canton.

J'ai subi des violences physiques pendant mon voyage mais le corps cicatrise. Par contre, dans la tête, la douleur est impossible à surmonter. Cela me met dans une profonde dépression, d'autant plus que ma situation ne me permet pas de retrouver un équilibre pour laisser derrière moi toute cette souffrance. Je suis suivi par un médecin pour ma dépression et je prends des médicaments. Je ne pourrais rien faire sans, je ne dormirais pas. Je parle avec mon médecin de ce que j'ai vécu et pour le reste, je m'en remets à Dieu.

Je suis stressé en permanence par ma situation. Je me demande tout le temps si «on» va venir me cher-

cher. Je n'ai jamais l'esprit tranquille. Le souci augmente la nuit: j'ai peur que la police vienne me chercher. J'espère trouver enfin un peu de repos.

Rencontre avec Amar, 21 ans

«Je n'ai pas risqué ma vie pour rien!»



J'ai grandi dans un village qui s'appelle Talatashar. Je n'ai pas fait l'école, à part l'école coranique. Mon frère aîné a reçu un papier lui ordonnant d'aller au service militaire. Comme il n'était pas d'accord, il s'est enfui, c'était en 2011 si je me souviens bien. Jusqu'à aujourd'hui j'ignore ce qu'il est devenu, s'il a réussi à passer au Soudan ou s'il est emprisonné en Erythrée.

Avec son départ, je suis devenu le chef de famille. Un jour, en fin d'après-midi, j'ai reçu une lettre m'ordonnant d'aller au service militaire. J'avais 19 ans. Ma mère était très inquiète, elle m'a dit de quitter le pays. Je ne voulais pas, parce que je devais m'occuper de mes soeurs cadettes. Ma mère a insisté pour que je parte. Elle m'a dit qu'être à l'armée, c'était comme être un esclave. Dans cette situation, je ne pourrais pas les aider et je n'aurais pas d'avenir. Ma mère m'a dit: «Si tu veux m'obéir, tu dois partir».

Je suis parti avec deux compatriotes, deux amis. Nous sommes arrivés sans encombre dans une ville soudanaise qui s'appelle Kas-sala. J'ai fait un petit boulot dans une boulangerie pour pouvoir payer le voyage jusqu'à Khartoum, la capitale. J'y ai travaillé plus d'une année.

Quand j'ai eu assez d'argent, j'ai trouvé des passeurs pour aller en Libye. Il y avait beaucoup trop de monde dans les véhicules, c'était impossible d'étendre les jambes. Nous avons passé dix jours dans le désert. Pour que nous ne buvions pas trop, les passeurs mélangeaient un peu de pétrole à l'eau. Des gens sont morts de soif, d'épuisement, de maladie.

J'ai payé 700 dollars pour la traversée de la Méditerranée. Certains paient 1'500 ou 2'000 dollars pour avoir un bateau plus sûr, mais moi je n'avais pas assez d'argent. L'embarcation était un bateau gonflable semblable à ceux que l'armée utilise. Je pensais que ce bateau prendrait 30 à 40 personnes, mais en fait nous étions plus de cent. A bord, il y avait des biscuits et de l'eau, mais pas en suffisance.

A terre, nous avons été répartis dans des bus qui nous ont emmenés à Gênes. La police nous a demandé nos empreintes, j'ai refusé parce que je n'étais pas venu pour demander l'asile en Italie. Lors de l'entretien, il n'y avait personne pour traduire. Les policiers m'ont obligé à donner mes empreintes. J'ai été placé dans un centre où on nous donnait une fois à manger le matin, et ensuite on nous mettait à la porte jusqu'au soir.

J'étais content d'arriver en Italie, mais quand je voyais des migrants qui vivaient dans la rue depuis

deux ou trois ans sans même un sou en poche pour acheter un café, j'étais triste pour eux. Un ami qui habite en Allemagne m'a envoyé de l'argent pour que je puisse m'acheter un billet de train; j'ai donné tout le reste, environ dix euros, à un homme érythréen qui vivait dans la rue depuis plusieurs années.

J'ai pris un billet pour Chiasso. J'ai été arrêté par la police suisse, j'ai seulement compris le mot «camp». J'ai passé environ dix jours au centre d'enregistrement de Chiasso, ensuite j'ai été transféré à Bâle. De là, j'ai été envoyé dans un bunker à Coppet.

Je n'ai pas fait toute cette route pour rien. J'ai risqué ma vie, je ne l'ai pas fait pour rien, pour être en galère et en mauvais état. Je n'ai pas eu le chance de faire des études dans ma vie. La seule chose que j'aime et que je connais, c'est l'élevage des animaux. Avec le temps, je trouverai un métier qui me plaît. En tout cas, j'aimerais faire quelque chose de ma vie.

Rencontre avec Mohamed, 30 ans

«En Italie, la réalité est pire que tout ce que j'avais imaginé»



Je m'appelle Mohamed Ali, je suis né et j'ai grandi dans une ville qui s'appelle Keren, en Erythrée. J'ai

fait l'école jusqu'en sixième, dans une classe en arabe, après quoi j'ai commencé à travaillé comme aide-chauffeur puis chauffeur. Ensuite, j'ai arrêté le travail et je suis retourné dans ma famille. C'est alors que les difficultés de la vie ont commencé et que j'ai voulu partir.

Je pensais quitter l'Erythrée pour aller au Soudan. Mais j'ai été arrêté par les garde-frontière et mis en prison. En Erythrée, il y a six cantons. Trois d'entre eux ont une frontière avec l'Ethiopie, Djibouti et le Soudan. Si tu te fais arrêter dans une de ces zones-là alors que tu n'y habites pas, tu es considéré comme un déserteur. J'étais dans la zone rouge. J'ai dit que j'étais venu là pour travailler. J'ai eu de la chance: je n'ai fait qu'un mois de prison alors que si j'avais été reconnu comme déserteur, j'aurais été incarcéré cinq ans.

Le service militaire en Erythrée s'appelle «National Service» et il dure dix, quinze ou vingt ans. A mon âge, j'aurais dû être à l'armée. Mais je me suis caché chez des amis et des gens de la famille pour échapper au service militaire, car deux de mes frères étaient déjà à l'armée et je savais qu'à partir du moment où j'entrerais à l'armée je n'en sortais jamais, comme tant d'autres.

Une fois sorti de prison, j'ai été envoyé à l'armée pour suivre l'entraînement militaire. Au bout d'un mois, avec un ami, nous avons décidé de fuir. Nous avons fait deux jours de marche et nous sommes arrivés au Soudan. Je suis resté presque une année dans un village proche de la frontière, où j'ai enchaîné les petits boulots. Ensuite, je suis allé à Khartoum, la capitale.

10 Refuge

Mon objectif était de passer en Libye. J'ai rencontré des gens qui avaient le même projet et nous avons trouvé un passeur.

En Libye, où nous avons été arrêtés par une bande de rebelles, ils ont contacté l'Etat soudanais, qui leur a dit de nous refouler au Soudan. Pendant cette négociation, six personnes sont mortes. Ensuite, nous avons fait deux jours de route jusqu'à la frontière soudanaise et trente autres personnes sont décédées. Les gens mouraient de soif, de faim ou d'épuisement.

Je suis retourné à Khartoum, où je suis resté un mois. Ensuite, je suis reparti avec les mêmes personnes qui avaient déjà fait la route avec moi la première fois. Nous avons atteint la Libye en trois jours et nous avons passé trois jours dans la maison des passeurs.

L'embarcation qui devait nous faire traverser la Méditerranée était un gros bateau, prévu pour environ trois cents personnes.

Nous avons passé deux jours en mer, puis le capitaine a appelé les secours. Mais les Italiens lui ont répondu que nous étions trop loin de la côte. Nous avons navigué encore une journée, complètement déboussolés. Un hélicoptère est arrivé, puis après une ou deux heures un bateau est venu et nous a pris à son bord. Les gens étaient épuisés et certains malades. On nous a mis des numéros sur nos vestes, on nous appelait par un numéro.

A terre, nous avons été partagés en plusieurs groupe. Quand nous sommes arrivés à la police, nous avons dû remplir des dossiers. Ensuite le policier m'a demandé mes empreintes digitales. J'ai refusé en disant que je n'étais pas là pour demander l'asile en Italie. Trois policiers sont arrivés et ils m'ont envoyé des décharges électriques avec des tasers. J'ai été obligé de donner mes empreintes digitales.

C'était clair pour moi dès le début que je ne voulais pas rester en Italie, mais la réalité était encore pire que tout ce que j'avais imaginé. Je ne souhaiterais à personne de vivre ça. C'est la première fois que j'ai dû faire la queue pour manger, il y avait une file de plusieurs milliers de personnes. Les Erythréens qui vivaient depuis longtemps en Italie dormaient dehors et attendaient que nous leur donnions de l'argent.

Depuis le début, je voulais aller en Suisse. A Milan, j'ai trouvé quelqu'un qui m'a aidé à prendre un billet pour Lugano, puis j'ai demandé l'asile à Bâle.

Quand on reçoit une décision négative de la Suisse, on pense parfois que personne ne nous veut ici. Mais de voir le soutien que nous avons au refuge et tout autour me donne l'impression qu'il y a des gens bons sur la terre.

*Propos retranscrits par
Michaël Rodriguez*

SIGNEZ LE MANIFESTE SUR WWW.DESOBEISSONS.CH

NOUS SOUTENIR:

Un large soutien de chacun-e permettra à cette lutte longue et nécessaire de porter des fruits !

Visites: nous vous invitons aussi à nous rendre visite au refuge. C'est l'occasion de faire la connaissance des personnes qui y vivent et de leurs situations inacceptables, au-delà des discours dénigrants que l'on entend régulièrement dans l'espace public.

Aides concrètes: toute aide concrète est également bienvenue: présence à la permanence (tranches de 2 heures), veilles (nuits sur place), aide pour la cuisine, pour des transports, des accompagnements, des parrainages, des propositions d'activités, d'animations, de soirées festives/culturelles, etc.

Aide financière : vous pouvez également soutenir le refuge en versant un don à Coordination Asile Lausanne, CCP 17-549478-7 mention Refuge.

News : Pour recevoir les infos régulières du refuge, vous pouvez vous inscrire à notre newsletter sur notre site www.desobeissons.ch

